

## Ma Libération

Les parachutistes...C'était il y a trente ans pendant l'été de la libération, un mot que l'on entendait dans toutes les bouches. Mais ce mot unique désignait des espèces d'hommes bien différentes ; car il était appliqué aussi bien aux aviateurs alliés abattus au-dessus de la France et descendus en parachute qu'aux véritables « para », aux soldats aéroportés lâchés en préliminaire aux grandes opérations militaires et tout d'abord au débarquement du 6 juin lui-même.

Et il était appliqué encore aux agents secrets, aux émissaires de la Résistance parachutés clandestinement en France par des avions venus de Londres ou d'Alger.

Quels qu'ils fussent, ils jouèrent un grand rôle dans la vie des Français des années héroïques. Et c'est par des histoires de parachutistes que « France Soir » poursuit la publication des souvenirs de ses lecteurs sous le titre : « Ma Libération ». Voici un premier récit où la mort joue son rôle. Mon mari et moi-même exploitons, à l'époque du débarquement, une ferme en Normandie, environnée de marais drainés par des canaux. Les Allemands, fin mai, avaient inondé la région pour améliorer leurs défenses. Une nuit, un groupe de parachutistes britanniques a été lâché par erreur dans cette zone. Ils étaient pris au piège, entourés de positions ennemies. Alors, mon mari et moi-même avons décidé de les récupérer. En barque, de jour comme de nuit, nous les avons amenés, l'un après l'autre, dans notre ferme où nous les avons cachés dans une grange à foin. Il y en a eu jusqu'à 38 à la fois qui sont restés un mois avant d'être répartis chez des voisins. Au début, ils mangeaient les réserves, les pommes de terre, les carottes. Après, il n'y avait plus que de la viande, et nous étions obligés de tuer une vache tous les deux jours pour les nourrir. Bien sûr, nous savions que c'était dangereux mais nous ne nous doutions pas des conséquences. Plusieurs fois, les Allemands sont passés et ont perquisitionné en vain.

Un jour une dame arrive chez nous avec un jeune homme en civil qu'elle me présente comme un aviateur anglais abattu et me demande de le cacher. Je lui réponds que j'ai déjà six parachutistes dans la grange et que c'est trop dangereux.

Le lendemain matin, à 5 heures, une trentaine d'Allemands – Gestapo, Feldgendarmerie, soldats – arrivent chez nous. Ils commencent par tuer notre chien, un griffon, qui aboyait. Puis ils se mettent à tout casser. C'est alors que je reconnais parmi eux le jeune homme en civil de la veille. C'était bel et bien un Allemand. Il me demande : « ou sont les six parachutistes d'hier soir ? » Nous avons été trahis, vendus.

Alors, dans une première voiture, on emmène mon mari Adrien, menottés aux mains et les yeux bandés. On le malmène, on le bat. Ensuite, mes deux filles, Jacqueline (10ans) et Monique (12ans), les menottes aux poignets. Puis c'est mon tour de monter dans ma propre voiture conduite par un Allemand. Nous partons pour le haras de Glanville, à 15kml de chez nous. Là, on nous garde 24 heures. Vers Minuit ou une heure de matin, on nous fait tous sortir et on nous aligne contre un mur. Je me dis : « Mon Dieu, c'est fini ». Soudain j'entends un moteur de camion sur la route. Un sursis ? En effet, on nous fait monter dans le camion et on nous transfère à la prison de Pont L'Evêque.

Là, tous les jours, le même spectacle. Nous sommes gardés jour et nuit par un allemand armé d'une mitraillette et qui répète inlassablement : « vous, fusillés, demain... » Quinze jours, cela a duré. Et c'est là que j'ai vu mon mari pour la dernière fois. Ils l'avaient enfermé tout seul dans un cabanon, au milieu de la cour de la prison. Un matin, vers 4 heures, je l'ai entendu tousser. Quelques instants après, un camion est entré dans la cour. Criant des ordres en allemand, « ils » ont fait monter mon mari et

Et « Un fleuve pour la liberté la Dives »

d'autres prisonniers. J'ai su plus tard qu'ils étaient huit au total. Et peu après, à l'aube, ils ont été fusillés à Saint Pierre du Jonquet.

Pour ma part, après quinze jours de détention, on m'a relâchée avec mes deux filles. On nous a donné des sabots car nous étions pieds nus. Au retour, j'ai retrouvé ma ferme des bergeries (c'était son nom) incendié et détruite à l'explosif. Des voisins m'ont raconté que les Allemands l'avaient occupée pendant deux jours, avaient tué et mangé toute la volaille, avant de mettre le feu et de s'en aller. J'ai retourné, seule, chaque caillou pour essayer de retrouver quelque chose. En vain ; tout ce qui restait de notre foyer était un unique verre à pied, miraculeusement intact. Souvent, je me dis que j'ai eu, dans mon malheur, de la chance d'avoir eu des filles. Si j'avais eu des fils, ils me les auraient fusillés aussi.

Mme Veuve VERMUGHEN, 14390-Cabourg

Ce que, dans sa modestie, Mme Vermughen ne raconte pas, c'est la suite qu'a eue, l'an dernier, sa tragique aventure. Parmi les dizaines de parachutistes britanniques de 1944 qui doivent leur vie aux Vermughen, deux n'ont pas oublié. Ils s'appellent Terence Jepp et Tom Barrett. Ils ont aujourd'hui 54 et 50 ans. Le premier, qui a passé plus d'une semaine dans la grange à foin, raconte : « Elle était comme une mère pour nous. Elle nous nourrissait, faisait sécher nos vêtements. Les Allemands étaient tout autour et elle ignorait le danger. ».

Après une réunion d'anciens combattants, en Angleterre, Terence et Tom ont décidé de faire quelque chose de plus que la carte de Noël rituelle, ils ont écrit à toutes les personnalités compétentes. C'est ainsi qu'en 1973, le ministre de la Défense nationale décernait à titre posthume la Médaille de la Résistance à Adrien Vermughen. Elle a été remise à sa veuve, l'an dernier, par Bruno Coquatrix, maire de Cabourg, dans une petite cérémonie intime pour laquelle Terence Jepp et Tom Barrett avait franchi la Manche. Et c'est encore ainsi que, quelques jours plus tard, Mme Vermughen recevait la visite du général britannique Sir Richard Gale, commandant en 1944 la 6<sup>ème</sup> Division Aéroportée à laquelle appartenaient Terence et Tom, venu en France pour exprimer à la fermière normande les remerciements de la Grande Bretagne.

Ils n'ont pas oublié.

MA LIBERATION

Les parachutistes... C'était, il y a trente ans, pendant l'été de la Libération, un mot qui se entendait dans toutes les bouches. Mais ce mot unique désignait des espèces d'hommes bien différentes, car il était appliqué aussi bien aux aviateurs alliés abattus au-dessus de la France et descendus en parachute ou venant "par" aux aéroports militaires livrés en premières aux grandes opérations militaires, et tout d'abord au débarquement du 6 juin au même.

Et il était appliqué encore aux agents secrets, à la Résistance, à la Résistance parachutiste clandestinement en France par des avions venus de Londres ou d'Alger.

Quels qu'ils fussent, la situation n'était pas la même dans les années héroïques. C'est par des histoires de parachutistes que "France-Soir" poursuit la publication des souvenirs de ses lecteurs sous le titre "Ma Libération".

Un premier récit est le mien, j'ai écrit en 1944. Mon mari et moi-même expédition, à l'époque du débarquement, une ferme en Normandie encombrée de matras destinés aux alliés. Les Allemands, fin mai, avaient incendié la grange pour empêcher leurs départs. Une nuit, un groupe de parachutistes britanniques a été lâché par erreur dans cette zone. Ils étaient pris au piège, entourés de positions ennemies. Alors, mon mari et moi-même avons décidé de les rejoindre. En banque, de jour comme de nuit, nous les avons amenés, l'un après l'autre, dans notre ferme où nous les avons cachés dans une grange à foin. Il y en a eu jusqu'à trente-huit à la fois, qui sont restés un mois avant d'être évacués chez des voisins. Au début, ils mangèrent les réserves, les pommes de terre, les carottes. Après, il n'y avait plus que de la viande et nous étions obligés de leur en acheter tous les deux jours pour les nourrir. Bien sûr, nous savions que c'était dangereux mais nous ne nous doutions pas des conséquences. Finalement, les Allemands sont passés et ont persécutés, en vain, un jour, une dame arrivée chez nous avec un jeune homme en civil qu'elle me présente comme un ancien anglais abattu et me demande de le cacher. Je lui réponds que "je n'ai pas de parachutistes dans la grange" et que c'est trop dangereux.

Le lendemain matin, à 8 heures, une trentaine d'Allemands - Gendarmes, Feldgendarmes, soldats - les menottes aux poignets, l'un d'eux vient à monter dans ma propre voiture, conduite par un Allemand. Nous partons pour le hameau de Glanville, à 15 km de chez nous. Là, on nous garde 24 heures. Vers midi et 1 heure du matin, on nous fait tous sortir en civil malgré notre refus. Je me dis : "Mon Dieu, c'est fini". Soudain, j'entends un moteur de camion sur la route. Un camion ! En effet, on nous fait monter dans le camion et on nous transfère à la prison de Pont-Léveque.

Là, tous les jours, le même spectacle. Nous sommes gardés jour et nuit par un Allemand armé d'une mitraillette et qui répète inlassablement : "Vous, ici, dans...". Chaque jour, cela a duré. Et c'est là que j'ai mon mari pour la dernière fois. Un Allemand enferme tout seul dans un cabanon, au milieu de la cour de la prison. Un matin, vers 4 heures, je le entends tousser. Quelques instants après, un camion est entré dans la cour. C'était des ordres en allemand. "Ils" ont fait monter mon mari et d'autres prisonniers. J'ai vu dans le camion qu'il y avait huit au total. Et les autres, à l'époque, ont été fusillés à Saint-Pierre-du-Jonquet.

Pour ma part, après quinze jours de détention, on m'a relâchée avec mes deux filles. On nous a donné des sabots car nous étions pieds nus. Au retour, j'ai retrouvé ma ferme des bergeries (c'était son nom) incendié et détruite à l'explosif. Des voisins m'ont raconté que les Allemands l'avaient occupée pendant deux jours, avaient tué et mangé toute la volaille, avant de mettre le feu et de s'en aller. J'ai retourné, seule, chaque caillou pour essayer de retrouver quelque chose. En vain ; tout ce qui restait de notre foyer était un unique verre à pied, miraculeusement intact. Souvent, je me dis que j'ai eu, dans mon malheur, de la chance d'avoir eu des filles. Si j'avais eu des fils, ils me les auraient fusillés aussi.

Mme Veuve VERMUGHEN, 14390-Cabourg.

Ce que, dans sa modestie, Mme Vermughen ne raconte pas, c'est la suite qu'a eue, l'an dernier, sa tragique aventure. Parmi les dizaines de parachutistes britanniques de 1944 qui doivent leur vie aux Vermughen, deux n'ont pas oublié. Ils s'appellent Terence Jepp et Tom Barrett. Ils ont aujourd'hui, respectivement, 54 et 50 ans. Le premier, qui a passé plus d'une semaine dans la grange à foin, raconte : « Elle était comme une mère pour nous. Elle nous nourrissait, faisait sécher nos vêtements. Les Allemands étaient tout autour et elle ignorait le danger. ».

Après une réunion d'anciens combattants, en Angleterre, Terence et Tom ont décidé de faire quelque chose de plus que la carte de Noël rituelle ou la visite occasionnelle pendant leur loi de résidence à la Normandie. Elle a été remise à sa veuve, l'an dernier, par Bruno Coquatrix, maire de Cabourg, dans une petite cérémonie intime pour laquelle Terence Jepp et Tom Barrett avaient franchi la Manche. Et c'est encore ainsi que, quelques jours plus tard, Mme Vermughen recevait la visite du général britannique Sir Richard Gale, commandant en 1944 la 6<sup>ème</sup> Division Aéroportée à laquelle appartenaient Terence et Tom, venu en France pour exprimer à la fermière normande les remerciements de la Grande Bretagne.

Ils n'ont pas oublié.

MY LIBERATION

Parachutists... thirty years ago during the summer of the Liberation this was a word on everybody's lips. But this single word described very different types of men because it applied both to allied aviators shot down over France and using their parachutes as well as to the real "bears", airborne troops dropped in preparation for major military operations and, especially, for the landing of the 6th June itself. And it was applied also to secret agents, to emissaries of the Resistance parachuted clandestinely into France by aeroplanes from London or Algiers.

Whatever they were, they did play a large part in the lives of French people in the heroic years. And it is through stories of parachutists that "France-Soir" is following publication of its readers' memories under the title "My Liberation".

This is a first story, in which death plays a role.

Concerning 20 years for a month. Then, mysteriously, five, death.

My husband and I had, at the time of the landing, a Normandy farm surrounded by marshes drained by canals. The Germans, at the end of May, had flooded the area, to remove their defences. One night a group of British parachutists dropped by mistake into this zone. They were caught in a trap surrounded by enemy positions. For my husband and I decided to rescue them. We brought them in a boat, by day and by night, one after another to our farm, where we hid them in a hay barn. There were up to thirty of them at one time who remained for a month before being distributed among our neighbours' homes.

In the beginning they ate our carrots, potatoes and lambs. Afterwards that was nothing but meat and we were forced to kill a cow every two days to feed them. Of course we knew it was dangerous, but we did not consider the consequences. Several times the Germans came by and searched our place but without success.

One day a woman came to our home with a young civilian whom she introduced to me as an English aviator, and whom she asked me to hide. I told her that I already had six parachutists in the barn and that it was too dangerous. The next morning at 5 o'clock 30 to 50 Germans - Gendarmes, security forces and soldiers - arrived at our farm. They started by killing our dog, a griffon, who barked at them. Then they began to destroy everything. It was then that I recognised among them the young civilian of the day before. He was indeed a German. He asked me where the six English parachutists of the day before were. We had been betrayed, said.

Then in the first car my husband Adrien was taken away, handcuffed and blindfolded. He was handcuffed roughly and beaten. Next they took my two daughters, Jacqueline (10) and Monique (12) who had also been blindfolded.

Then it was my turn to get into my own car driven by a German. We set out for the stut farm at Glanville, 15 kilometres from our home. There we were kept for 24 hours. About midnight or one in the morning we were made to go out and line up against a wall. I had to repeat "My God, this is the end".

Suddenly I heard the engine of a lorry on the road. A postman? Indeed, we were made to get into the lorry, and were taken to the prison at Pont-Léveque.

There everybody it was the same thing. We were quartered day and night by a German armed with a sub-machine-gun, who never tired of repeating "You'll be shot tomorrow".

Four days later, I heard that I was being sent to the last time. They had locked me up all alone in a shed in the middle of the prison yard. One morning about 4 o'clock I heard him coughing. A few moments later a lorry came into the yard. Shouting orders in German "They" made my husband and some other prisoners get in. I learned, much later, that there were eight of them altogether.

Two days later, after 15 days detention, they released me with my two daughters. We were given shoes because we were barefoot. On returning I found my farm besieged (this was its name) burnt and blown up. The neighbours told me that the Germans had occupied the farm day and night and killed and eaten all the poultry, before setting it alight and moving out. I burned over every stone in an attempt to salvage something. In vain. What was left of our property was an empty glass, miraculously intact. Often I told myself that in my lifetime I had been fortunate to have had daughters. If I had had sons, they would have stood too.

Madame Veuve Vermughen, 14390 Cabourg.

What, in her modesty, Mme Vermughen did not tell us, was the sequel, last year, of her tragic story. Two of them did not forget.

Among the dozens of British parachutists of 1944 who owe their lives to the Vermughens, two did not forget. They are Terence Jepp and Tom Barrett. They are today 54 and 50 respectively. The first, who spent more than a week in the barn, tells the story: "She was like a mother for us. She fed us and dried our clothes. The German soldiers were always all around, and she ignored the danger".

After an ex-servicemen's reunion in England, Terence and Tom decided to do something more than the ritual Christmas card or the occasional summer visit. They pulled off possible strings they wrote to the appropriate authorities. So it was, in 1973, that the Minister of Defence awarded posthumously the Resistance Medal to Adrien Vermughen. It was handed to his widow, last year, by Bruno Coquatrix, mayor of Cabourg, at a small private ceremony, to attend which Terence Jepp and Tom Barrett crossed the Channel.

And it was for the same reason that a few days later Mme Vermughen received a visit from the British General Sir Richard Gale, commander in 1944 of the 6th Airborne Division to which Tom and Terence belonged and who had come to France to express to the Normandy farmer's wife the gratitude of Great Britain. They have not forgotten.

Transcription publiée dans le journal FRANCE-SOIR date inconnue (probablement en 1974-1975)

Ludovic Louis

Et « Un fleuve pour la liberté la Dives »

